

Charles Cros

Le Coffret  
de santal



Préface d'Hubert Juin

*nrf*

*Poésie / Gallimard*





**COLLECTION POÉSIE**



CHARLES CROS

Le Coffret  
de santal

PRÉFACE  
D'HUBERT JUIN

*nrf*

GALLIMARD

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation  
réservés pour tous les pays.*

© *Éditions Gallimard, 1972.*

ISBN 2-07-031833-8

## PRÉFACE

*La constante méconnaissance de l'œuvre poétique de Charles Cros, depuis sa publication jusqu'aux surréalistes, est le premier élément valable, semble-t-il, d'une analyse et d'une approche véritables. Cros est un homme posé de biais : qu'il s'agisse de science, de poésie, voire : de vie quotidienne ! Il choisit sans cesse de mécontenter, et, de fait, il mécontente : ni les ténors de l'Académie des sciences, ni les Parnassiens du passage Choiseul, ni les incitateurs du symbolisme ne le peuvent supporter. Ils feignent de le mépriser, de le tenir pour quantité négligeable ou nulle ; ils y mettent de la condescendance, et, parfois, ce qui est pire : de la pitié. L'impression vient aussitôt que Cros met la main, avec une sorte de pudeur hautaine, à son propre exil. Exilé, il l'est : chassé hors de la conquête scientifique, loin du renouveau poétique, en marge de la vie sociale. Ce n'est pas un homme convenable. Tout se passe comme s'il avait choisi de refuser la prose du monde, de s'y opposer, de la négliger (ce qui est plus juste), d'en faire fi. Le monde le lui rend bien ! qui le néglige à son tour, et l'assassine. Voyez son comportement d'inventeur : il improvise avec génie et sûreté, mais il ne réalise pas.*

*Les mécènes qui le soutiennent par instants se lassent et l'abandonnent : les idées bouleversantes, jugent-ils, lorsqu'elles ne consentent pas au commerce, ne bouleversent rien. Citadin hanté par la campagne, adulte habité par l'enfant, amoureux rongé par le temps qui passe et détruit, musicien merveilleux d'audace et de justesse, c'est Charles Cros, mais c'est, aussi bien, l'échec de Cros. Qu'importe la communication avec les planètes, cette rêverie gigantesque, à ces gens qui veulent édifier un nouveau télégraphe au Pérou? Les chemins, ici, bifurquent, — et le malheur commence, cette très réelle descente aux enfers de la pauvreté et de l'alcool qui sera le lot d'un qui avait dans l'idée de « poétiser » le monde.*

*En fait, il ne s'agit que de cela : la plus futile des opérations devient soudainement la plus haute. La nécessité de la poésie, rarement, s'est fait aussi bien, aussi sereinement, sentir qu'en ces pages sur fond de tragédie : Cros est mort de ce qui fait vivre son chant, une clarté lucide qui le grandit et qui fut, aux regards des contemporains, il le faut croire, impardonnable :*

Dans la course effarée et sans but de ma vie  
Dédaigneux des chemins déjà frayés, trop longs,  
J'ai franchi d'âpres monts, d'insidieux vallons.  
Ma trace avant longtemps ne sera pas suivie...

*Cela n'est pas sûr : il ne viendrait à l'idée de personne de contester la place immense qu'en l'avant-siècle (comme dit Louis Forestier, son meilleur éditeur et, à ce jour, son meilleur biographe), dans ce rameusement un peu hasardeux et hagard de voix pressées d'où doit naître le chant futur ; dans ce moment où l'on sent bien que rien ne sera plus comme avant sans pouvoir, sinon*

obscurément, inventer le nouveau monde : dans l'étrange passion, qui se dessine, de parler autrement, occupe, en ce lieu mouvant que j'ai dit, Charles Cros, et ses poèmes d'apparence discordants, qu'on jurerait occultés volontairement mais dont ni l'injustice ni l'oubli n'ont pu venir à bout. Et c'est peut-être le contraire : la leçon que Cros donne à Laforgue est immédiate, et tellement qu'il faut voir que Cros, un jour, s'est mis à l'école de Laforgue : c'est un déhanchement de Pierrot triste dont les accents se reconnaissent sans tarder. Même échange - mais il faudrait saisir un climat, briser la trop commode mécanique des influences (ce jeu scolaire), imaginer que des hommes épars ressentent d'une égale façon ce qui s'ébauche à l'horizon de la littérature entre Cros et Rimbaud, et c'est le poème en prose : entre Cros et Verlaine, et c'est la naissance du symbolisme, et le coup d'archet d'une musicalité neuve. Je n'entends pas qu'il n'y ait eu, sur l'œuvre de Cros, aucune influence. Il était, par sa précocité, par sa vocation double, aussi : par ce milieu familial insolite et démesuré, un homme de la culture. Il ouvre les yeux dans le sein d'une bibliothèque. Les langues mortes et les langues étrangères sont ses compagnes enfantines. Peindre, écrire, chercher : voilà ce qui lui est donné comme naturel dès qu'il s'instruit. Son appétit est d'un rêveur, mais qui cela pourrait-il surprendre ? Le père veut instaurer la sagesse et la république. L'un des frères, Antoine, médecin, sera l'empereur de l'Araucanie. L'autre, Henry, par les procédés qu'il invente et les ouvrages qu'il réalise, sera, dans les arts plastiques, l'un des grands pourvoyeurs de ces chimères fin de siècle qui n'ont on s'en aperçoit mieux de jour en jour - pas dit leur dernier mot. Charles, dans cette compagnie fabuleuse, sera l'homme des plus hauts desseins.

Et par cette volonté, dont jamais il ne daignera se

départir, l'ambiguïté menace : les poèmes de lui que nous possédons, il est d'évidence qu'ils tiennent à sa vie intime, qu'ils permettent à demi de déchiffrer son histoire. Ce chant se compose d'un récit sans fin brisé et sans cesse repris. Il serait déloyal, devant les frissons de cette œuvre rompue, d'ignorer les visages, dessous, qui s'ébauchent, s'animent et se défont. Pour autant que l'on en puisse tenir compte (et ceci par manque de renseignements précis), la chronologie des poèmes épouse les heurts de l'existence : la disparate du seul recueil publié du vivant du poète, celui-ci, *Le Coffret de santal*, n'est qu'apparente. Mieux encore : il répond, d'une part, à la disparate intime de Cros, et, d'autre part, aux constantes ruptures qu'il s'imposait. Je veux dire que ses vers fuyaient l'intimisme. Il n'était pas dans son intention de se raconter. Il s'était fixé une tâche bien autrement considérable : celle d'anticiper sur la beauté future. Il s'accordait avec les maîtres du Parnasse sur l'écart qu'il fallait maintenir entre le poème et soi :

Il faut que la beauté, vivante, écrite ou peinte  
N'ait rien des soucis du chercheur...

Mais il se reprenait aussitôt, se détournant du temple vide et s'éloignant des idoles mortes : il était à l'écoute de ce qui allait venir, — comme, scientifique sérieux, il prétendait communiquer avec les astres. Cela seul le requérait : ce chant du futur. Dès lors, foin des confidences, des confessions, des discours vains :

...Trêve

Aux mots creux. Je ne montrerai  
Rien qui puisse trahir mon rêve...

*Il en va du contraire. Tout parle de ce rêve, tout l'avoue, chaque mot porte. Il n'est question que de cela : la beauté nouvelle. La prose du monde s'en irrite. Le poète, las de ne pouvoir se faire entendre, fier incroyablement, entreprend, sinon de se taire, du moins de se masquer. Il le dit, pris à la gorge par les intrigues, les ragots, les vilénies :*

Chez les nuls, qui ne voient qu'hier,  
Le poète, interdit et fier,  
Rêvant l'art de demain, s'efface...

*Certes! il ne faut pas oublier les déceptions de Charles Cros. Comment? Il invente la photographie en couleurs, il invente le phonographe! Et c'est en vain! Il sera moqué par des « impies » (au sens littéral du terme). Mieux encore : lorsqu'il publie la première version du Coffret de santal, l'homme-à-la-bêche, qui est conseillé par France, par Coppée, par Bainville, ce fameux éditeur qu'est Lemerre, fera grise mine et fine bouche. C'est un comble. A peine le recueil voit-il le jour que l'auteur s'empresse aux envois. Il tend l'oreille? C'est le silence. Quelques lignes, oui! dans des revues sans beaucoup d'importance, — et, ces lignes, avec des réserves. Poète maudit? Non. Mais, par avance, oublié. L'exil dans les cabarets de Paris...*

*C'est sans doute en ces instants que va régner l'heure verte :*

Comme bercée en un hamac,  
La pensée oscille et tournoie,  
A cette heure où tout estomac  
Dans un flot d'absinthe se noie...

*laquelle, dans le silence disert de l'ivresse, va permettre aux « visions » de renaître, de resurgir dans le sillage du vaisseau-piano,*

Car cette heure est toute émeraude...

*où se fait cette bascule étrange (Rimbaud voyait une mosquée à la place d'une usine) des pavés citadins au feuillu des campagnes :*

Les bourgeons poussaient, vapeur verte...

*image à la fois obsédante et complémentaire... Cros affectait une extrême méticulosité dans la préparation de son absinthe : l'eau filtrant sur le sucre requérait son attention. Il s'imposait un silence exagéré. Puis, dans l'émeraude réussie, s'ébauchaient sans doute à grands traits les promesses*

(Aux pays nouveaux nous trouverons mieux)

*d'un avenir vengeur ; comme naissait, dans le crépuscule des buveurs, la promesse d'une aurore victorieuse :*

Voici l'aube. Allons! Assez de sommeil!  
N'attendons pas ceux qui sont lents à suivre,  
Voici que le jour s'est levé vermeil.  
Nous vaincrons les nains d'ébène ou de cuivre  
Dans les beaux pays chauffés du soleil...

*Non pas que je veuille faire de l'alcool un moteur essentiel de l'œuvre de Cros (qui en abusa) —, mais encore faut-il bien voir que les écrivains majeurs de l'« avant-siècle » firent, dans leurs écrits, louange de la liqueur verte et tueuse. Dès lors, l'absinthe peut, tout aussi bien,*

*changer de sens a son tour, devenir symbole, exprimer une volonté de rupture. Nous sommes dans les lendemains de la Commune de Paris (Cros en fut, comme Verlaine, comme Rimbaud, comme — par avance — Isidore Ducasse, un sympathisant), dans la niche de l'Ordre Moral, avec les suites que l'on sait : le scandale de Panama, la réussite de Boulanger, l'Affaire Dreyfus à l'horizon. Nous sommes aussi dans ce creuset où la voix d'hier agonise, et où la voix de demain balbutie. Entendons-nous : cette voix de demain, elle existe déjà, elle trouve là les accents qui la fondent et qui sont parmi les plus beaux de son chant futur. — mais elle n'est pas reconnue : elle gémit, narquoise, dans les troquets ; elle envahit, avec insolence, les soirées que donnent les Zutistes, les Hydropathes, les Vilains Bonshommes, et l'arrière-salle du Chat Noir ; elle rit, avec des sanglots. Charles Cros, et ce n'est pas le moindre paradoxe, est symboliste avant la lettre. Mais lorsque le symbolisme — dans les faits, dans les publications, dans l'assurance — se construira, ce sera sans Charles Cros !...*

*Il faut encore ajouter que Charles Cros est l'un de ceux qui nouèrent avec le mouvement pictural de l'impressionnisme les liens les plus justes et les plus féconds. On a dit souvent qu'il concevait ses descriptions comme autant de dessins aux tracés nets auxquels, ensuite, il ajoutait les couleurs. Je n'ai pas ce même jugement. D'autant que la référence de Cros à la peinture n'est pas générale mais particulière, nommée, manifestement élue : c'est le trajet de l'œuvre d'Édouard Manet. Il n'est pas inutile d'insister sur la démarche de Manet qui consistait à bannir de l'œuvre de beauté les soucis du chercheur, autant que la référence anecdotique. André Malraux a bien dit que dans — par exemple — le portrait de Clemenceau par Manet jouait un presque : Clemenceau n'y est presque pas. Mais le peintre ? Il*

*y est pour presque tout, sans y être vraiment. Voilà Cros séduit! Ensuite : Manet maintient les rigueurs, contrairement à Monet qui les dilue. Tel poème du Coffret de santal, dédié justement à Manet, démontre l'accord :*

Le vent, tiède éclaireur de l'assaut du printemps,  
Soulève un brouillard vert de bourgeons dans les  
branches.

La pluie et le soleil, le calme et les autans,  
Les bois noirs sur le ciel, la neige en bandes blanches,  
Alternent. La nature a comme dix-sept ans,  
Jeune fille énervée, oscillant sur ses hanches,  
Riant, pleurant, selon ses caprices flottants...

*Chacun remarquera ce vers plus haut cité :*

Soulève un brouillard vert de bourgeons dans les  
branches.

*aussitôt, dans la strophe suivante du même poème répercuté par celui-ci :*

Les branches noires sont pleines d'un brouillard  
vert

*qui, l'un et l'autre, font écho à cette obstination sans cesse manifestée et contrariée de l'évocation de la couleur (sinon de l' « heure ») verte. Il est manifeste que Cros, à la fois hautain et blessé, parle de lui malgré lui. Cet écartèlement, dans les poèmes du Coffret de santal, ne se voit, je pense, nulle part aussi bien que dans la première des « Trois Aquatintes » (dédiées, ne l'oublions pas, au frère Henry, le peintre) :*

Au milieu de la nuit, un rêve. Une gare de chemin de fer. Des employés portant des caractères cabalistiques sur leurs casquettes administratives. Des wagons à claire-voie chargés de dames-jeannes en fer battu. Les brouettes ferrées roulent avec des colis qu'on arrime dans les voitures du train...

*voici la prose la plus « instantanée » que l'on puisse, alors, dans le siècle, aux côtés de celles produites par Rimbaud, imaginer. On y trouve le raccourci accumulatif. On remarquera que les couleurs font défaut, ce qui semblerait donner raison à ceux qui séparent absolument Manet et Cros. Bien. On y trouve cette griffe rapide dont Jules Vallès fut un grand maître, et qui signifie l'abandon conjoint du cérémonial romantique et classique. La sobriété, le laconisme (celui, peut-être, des « matinaux » de René Char, lesquels, sur le terrain de la philosophie, à l'aube, pensaient par éclairs) y règnent. Mais, soudain, cette aise de parler bref, qui est le chant moderne, se rompt. La « prose », à nouveau, conquiert le terrain.*

Les ravissements, les instants où je savais tenir l'univers en ma main royale, ont été bien courts et bien rares.

*Voilà pourquoi M. Igitur, héros par ouï-dire hérité de Stéphane Mallarmé le causeur, paraît dans ce texte de Cros pour s'en aller — latéralement —, la prose finie, à la remorque de l'As du docteur Faustroll. Parce que Jarry, lui aussi, a ses racines, pour partie, dans le terreau du digne Charles Cros. La dignité de Charles Cros, voilà qui devrait surprendre et convaincre. Son sérieux. Sa passion. Sa réserve. Il l'a dit, lui-même, de biais (comme toujours) :*

...moi, qui suis mourant à toutes les minutes,  
Tué par la recherche inquiète et les luttes  
Littéraires...

*Justement, cette inquiétude, ce sérieux fondent la disparate dont j'ai parlé, et sur le sujet de laquelle généralement l'erreur s'établit : on ne perçoit pas, à moins de bien lire, l'unité qui, chez Cros, soutient une apparence de dispersion. On se dit qu'il fait flèche au hasard, se contentant de prises douteuses qui ne sont pas de ses bois. Ce faisant, on feint d'ignorer son pari véritable, — et sa contradiction. Cros est un poète écartelé. Il est certain qu'il porte le soleil en lui, et jusqu'à son physique l'avoue : cheveux crépelés, teint mat et chaud, voix profonde. Carcassonne est à deux pas de son berceau. Mais voyez-le dans les textes, écoutez sa chanson, relisez la strophe du poème à Manet que j'ai plus haut citée : c'est un tableau, on dirait, de l'école flamande, avec le blanc des neiges et les noirceurs de l'arbre mort, dedans, qui surgit comme un appel du Nord. Romantisme allemand? Oui. Les commentateurs les plus qualifiés ont déclaré que ce mouvement l'influençait. Je le crois. Mais je veux marquer au moins que les poètes allemands qui le convainquent vraiment sont ceux-là justement, comme Heine, comme Wagner (eh! oui), qui se mesurent aux domaines soleilleux, soit qu'ils y consentent, soit qu'ils s'y opposent. Cros descend vers le Midi dont il est originaire : il y court comme l'arya que sa chanson célèbre, comme le Hun, comme (aussi) Hölderlin qu'il ne connaissait pas... Un médiateur? Sans doute. Et c'est Gérard de Nerval.*

*Plusieurs critiques et historiens des lettres, dont Louis Forestier, ont pensé qu'il pouvait y avoir influence, plus ou moins directe, de Nerval sur Cros. Encore une fois : la manière que les poètes ont de réagir à la « vague »*